

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 1

Artikel: Le feuilleton : marche !... On te suivra ! : [1ère partie]
Autor: Vallotton, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225054>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Choses et autres.

DECEPTION



N éprouve des déceptions sous toutes les latitudes et dans tous les domaines. Les humains ont toujours trop attendu de leurs congénères et ils ne prévoient pas l'ingratitude qui existe cependant, un peu partout aussi.

Je connais un monsieur d'un petit village riverain qui pourrait vous en dire long là-dessus. Une course de motos avait été organisée un certain dimanche. Le départ avait lieu du village en question. Les officiels sont arrivés au sommet et ont soufflé. Le téléphone joue pour réclamer la seule boisson en usage dans ces circonstances-là.

Le monsieur « bien » du village, qui reçoit la communication, flatté, s'empresse, sort son auto et pense, avec une pointe d'orgueil, qu'il pourra trinquer une fois avec des gros bonnets.

Seulement, voilà, et ici commence la série des déceptions.

Il est arrivé au sommet avec sa voiture et ses bouteilles, mais personne ne lui a rien offert.

Il a dépensé de la benzine, usé des pneus et perdu du temps, et son déplacement n'a pas été payé.

Enfin, pour comble, sa voiture étant garée sur un terrain réservé, on lui a réclamé une indemnité.

On devine sans peine que le zélé échanton est redescendu bredouille et qu'il a juré pendant toute la journée du lendemain.

Il avait des circonstances atténuantes.

Lisette.

Marque de fabrique. — Ah ! ah ! je vois que vous avez une cuisinière nouvelle, ma chère.

— Oui, à quoi voyez-vous cela ?

— La marque du pouce sur mon verre n'est pas la même.

LE FEUILLETON



MARCHE!... ON TE SUIVRA!

UNE maison paisible, des groseillers, des fleurs tournant vers le soleil leurs regards clairs, un chat sur la fenêtre, des poules couchées en rond sous l'auvent d'une grange, une fontaine au fil pressé, huit vaches ; et encore une cour, des champs, des prés, un verger d'idylle : ... César Tintinet possédait tout cela. Rien ne lui manquait. Pas même les honneurs.

Le nez seul, très long et très pointu, semblait vivre dans la physionomie fermée de César Tintinet ; mais, en réalité, sous les poils hérissés en touffes des sourcils, l'œil furetait partout avec une intelligence inquiète. Car Tintinet calculait sans cesse, mûrissait ses plans dans le mutisme, chassant loin de lui tout sentiment de pitié avec la ténacité qu'il mettait à extirper le gui de ses pommiers. Et plus sobre qu'un âne, car le vin délie les lèvres les plus serrées, chasse dehors les paroles imprudentes, soulève la pierre sous laquelle reposent les projets cachés, les desirs inavoués. La douceur du veuf taciturne avait quelque chose d'effrayant. Nerveux, soupçonneux, il se dominait si bien que nul ne l'avait jamais vu s'irriter, s'agiter, précipiter ses mots, son allure, ses jugements.

Et pourtant, quoique riche et considéré, César Tintinet n'était pas heureux. Aussi la Louise, une vieille cousine sourde qui tenait le ménage du veuf, disait-elle de lui à Jean, un autre cousin un peu crétin, recueilli dans la maison parce qu'il était soumis et travailleur :

— Ce César !... Il lui faudrait une femme... Ça ne lui vaut rien de rester veuf...

Le crétin, levant sa tête ahurie sur un long cou décharné, regardait autour de lui, craintivement. Puis répondait :

— Ouah !... Il n'est pas plus à marier qu'une rame de pommes de terre.

A quoi la Louise, presque persuadée, ajoutait simplement :

— Peut-être bien, après tout !... Il aime trop l'argent !

Sitôt cinq heures sonnées, César entra à l'écurie. Et chaque fois il cachait dans un renfoncement un bidon qui contenait bien trois ou quatre litres d'eau. Après quoi, assis sur le tabouret à un pied, il se mettait à la besogne, pressant sans rudesse les pis gonflés de lait. Et quand, par hasard, la Louise entr'ouvrait la porte ou dessinait son maigre profil derrière la fenêtre tapissée de toiles d'araignées, une voix lançait :

— Va-r'en, vieille fouine !... Est-ce que je tourne autour de tes marmites ?...

César tra yait donc ses huit vaches. Il aimait cette heure calme, le bruit doux des mâchoires qui ruminent. Puis, dans le secret, sous le regard des araignées, sous le regard du cheval noir, sous le regard des vaches aussi, César, tirant l'eau de sa cachette, baptisait le beau lait écumeux... Oh ! si peu... Dans la traite de huit bonnes laitières, quatre litres d'eau, ça se perd. D'autre part, ce baptême, répété jour après jour, et soir et matin, constituait un gain net et sûr. L'inspecteur lui-même s'y laissait tromper. Car, en toute chose, l'essentiel est de ne point dépasser la mesure. Et César voyait dans sa modération une preuve d'honnêteté plutôt que d'habile coquinerie.

Cependant, les vaches, elles, n'aimaient pas cela. A la minute du baptême, il s'établissait parmi elles un grand silence. Curieuses, muettes, graves, une tristesse sous leurs longs cils, elles regardaient l'eau choir maigre dans leur lait irrité d'écume. Une intense indignation ployait leurs oreilles. Seule, Bergère beuglait une question, toujours la même, toujours sans réponse... Déjà tout était accompli.

Depuis dix ans et plus, César pratiquait son petit manège. Mais les vaches n'arrivaient pas à s'y habituer. Et elles persistaient dans leur indignation.

Dès les cinq heures du matin, Tintinet était au travail. Que ce fût la faux, le trident ou la hache qu'il maniât, il ne pensait qu'à son foin, qu'à son fumier, qu'à son bois... Jean suivait. Il fallait bien !... A midi sonnant, la Louise apportait la soupe. Après quoi l'on dormait, le chapeau rabattu sur le front. Dans les rêves, le chant des grillons s'amplifiait. Mais cette halte était courte. Rudement interpellé, Jean s'éveillait. Déjà le maître liait les gerbes.

En hiver, à la campagne, la vie des gens s'écoule comme une eau qui s'en irait sans cascades. Et pourtant, pour Tintinet, chaque jour était un jour de presse. Il nivelait ses prés. Il essartait ses talus. Il creusait des rigoles. Il voiturerait de l'engrais. Il abattait les arbres morts. Et chaque semaine pouvait se dire : — Tu as arrondi ton bien !...

Le dimanche et les soirs de séance faisaient pourtant exception. Tintinet mettait alors une heure à se raser. Vingt fois ses souliers cloutés criaient dans l'escalier, vingt fois grinçaient les portes des vieilles armoires. Enfin, engoncé dans ses habits, il entra à la cuisine où Louise l'attendait, armée d'une brosse à souliers. Peu après, la vieille servante, penchée derrière la fenêtre embuée, regardait diminuer sur le chemin la haute silhouette. Elle craignait Tintinet plus qu'elle ne l'aimait. Mais c'était le maître. Et puis les femmes doivent respecter les hommes.

Dans la salle des séances, aux murs saturés de tabac, d'odeurs vineuses, César Tintinet opposait sa finasserie aux ruses, son mutisme aux querelles, sa parole froide aux discours mielleux. Après son départ, on se contait à demi-voix ses achats de terrain réalisés dans le secret. On reconnaissait qu'il était fort, que sa propriété, sous peu, serait la plus belle du village.

Aux séances de la commission scolaire, cela allait moins facilement. Le pasteur gênait Tintinet. C'était un vieillard sans éloquence, mais très bon, dont le regard, plus bleu qu'un coin de ciel au-dessus d'un bois noir, se posait sur les gens avec insistance, avec la précision d'un reproche. Et souvent Tintinet détournait les yeux

pour fuir ce calme, cette paix intérieure. Rentré chez lui, le pasteur disait parfois à sa femme :

— J'ai l'impression que César se méfie de moi... Je ne sais pas pourquoi, par exemple...

A quoi sa femme, une très petite personne perspicace, répliquait :

— Mon pauvre ami, tu n'y vois qu'à moitié clair... Ton César est un avare... Il vendrait son âme pour vingt francs... Pour dix peut-être !

Etonné par cette affirmation carrée, le bon pasteur utopiste rétorquait avec douceur :

— Tu m'effrayes, Charlotte... Tu m'effrayes !

* *

Le dimanche, les cloches sonnaient au fond des campagnes au repos, comme une mouche bourdonne au fond d'un verre. Et quelques femmes dévotes, toujours les mêmes, répondaient à l'appel. Leurs jupes passaient comme des pensées graves ; leurs chapeaux, maigrement ornés, glissaient au long des haies... Mais chacun savait, chez Tintinet, qu'on se rend au sermon à Pâques, au Jeûne, ou encore quand on est très vieux et qu'une crainte vous prend... Donc, le dimanche matin, on était à l'ouvrage. A midi moins vingt, aussi régulier qu'une horloge, plus fataliste qu'un musulman, Jean balayait la cour. Enfin, les assiettes du dîner lavées, le vrai dimanche commençait, le dimanche lourd, muet, des campagnes dont le silence n'est troublé que par le chantonement des boules courant sur la planche, dans le jardin de l'auberge, par le bruit plus clair des quilles renversées. Et parfois aussi une voiture, des claquements de fouet, une rumeur de voix en gaieté, un carillon de grelots.

Toute raide en ses vêtements épais, la Louise s'asseyait alors au soleil, près des soucis fleuris. Jean, lui, dont le visage hébété rayonnait d'une fierté comique, s'en allait rôder on ne savait où, une rose à la boutonnière, son chapeau de paille à ruban bleu chaviré sur une oreille.

(A suivre.)

Benjamin Vallotton.

JEU DE PATIENCE !



OICI un jeu qui amuse beaucoup les jeunes gens dans les noces ou dans les réunions de famille où l'on ne peut jouer au yo-yo. Remplissez un entonnoir de verre ou de métal, mais qui soit bien conique, de farine et pressez-la fortement pour qu'elle devienne consistante. Renversez la farine avec précaution sur une assiette placée sur une table, ou plutôt, placez l'assiette sur l'entonnoir et retournez-les. Le cône de farine s'érigera au milieu de l'assiette. Placez une pièce de monnaie sur le sommet du cône. Les joueurs, disposés autour de l'assiette, s'arment chacun d'un couteau de table et détachent à tour de rôle une part de ce singulier gâteau, en prenant soin toutefois de ne pas faire tomber la pièce de monnaie.

La difficulté consiste à tailler de manière à ce que le suivant ne puisse plus se servir sans faire tomber la pièce de monnaie, car celle-ci n'appartient pas à celui qui la fait tomber, mais à celui qui a joué avant lui. Le joueur qui a fait tomber la pièce mérite une punition ; aussi doit-il faire sortir la pièce de l'assiette sans y mettre les doigts, en ne se servant que de son nez ou de ses lèvres.

Bourg-Ciné-Sonore. — Le Capitaine Craddock. — Le Cinéma du Bourg se voit dans l'obligation de prolonger d'une semaine le film qui s'est révélé le plus grand succès de Poprrette filmée : « Le Capitaine Craddock ».

Réalisé par Hans Schwarz, ce film parlant français UFA d'Erich Pommerer et accompagné d'une musique aujourd'hui célèbre de Werner Reyman, qu'illustre « Une Nuit à Monte-Carlo » et « Les Gars de la Marine ».

La distribution comprend : Jean Muret, marin énergique, Kate de Nagy, reine adorable, Charles Redgie et naturellement les fidèles Gars de la Marine.

« Le Capitaine Craddock » passe pour la neuvième fois une dernière semaine au Bourg.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.